

Michel Onfray : une *Sagesse* de contrebande

« Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte à propos des dieux que de s'asservir à la nécessité des physiciens. » (ÉPICURE)

« Chez les Romains les mieux élevés, la civilisation n'est souvent qu'à la surface, et sous ces dehors élégants on retrouve l'âme rude et sauvage de cette race impitoyable de soldats. » (BOISSIER, qui cite tel chef romain torturant des prisonniers avant de s'en aller lire Sophocle sous sa tente.)

« Les esprits qui se contentent d'une certaine portion, étroite et distincte, de vérité acquise, auront toujours, dans la discussion, beaucoup d'avantage apparent sur ceux qui cherchent dans l'inconnu une vérité plus vaste et plus idéale. » (George SAND)

Lorsqu'on commet dans son jeune temps un livre intitulé *La Sculpture de soi* et qu'on souscrit à l'idée qu'éduquer c'est aider les jeunes gens à « sculpter leur statue » (*Sagesse*, p. 201), il est logique d'achever vaniteusement sa trajectoire par un *happening* au Louvre où l'on sera flashé, la mine hiératique, parmi des statues de dieux ou de héros gréco-romains. *Pas grecos, pas grecos ! romanos seulement !* piaille la statue vivante qu'on verrait beaucoup mieux érigée entre deux pipoles cireux chez Grévin. *C'est un bréviaire latino que je vous ai concocté !* Telle est en effet la nouvelle manie de Michel Onfray : le Romain devient sous sa plume le *nec plus ultra* de « l'honneur », de la « droiture » et du tristement célèbre hédonisme malaxé depuis trente ans par notre sculpteur-sculpté. Notre philosophe serait-il la réincarnation d'Atticus, l'ami componctueux de Cicéron (pas *ami* au point de snober l'auguste meurtrier de ce dernier, tout de même), collectionneur éclairé de belles statues et fort capable d'apprécier les vertus qu'il ne possédait pas ? C'est lui qui publia la correspondance de Cicéron ; Onfray, lui, gémit à l'idée que Mme Jerphagnon, l'épouse de son maître à penser, ait brûlé la sienne... sacrilège !

Fini en tout cas le tropisme grec (c'est peu de le dire : Épicure n'existe plus qu'en version latine), ainsi que le tropisme Lumières (Rome ayant l'antériorité) ou le tropisme marquisien (quoique pour ce dernier cas le doute demeure, vu que dans *Sagesse* la nature est tour à tour une voix à écouter religieusement et une tentation à combattre avec fermeté, sans parler de la verge qui tombe avec l'âge et qu'il ne faudrait surtout pas insulter). Mais croyez-moi : seule l'étiquette a changé. Le produit emballé est toujours fabriqué à la chaîne dans la même usine – l'usine à fantômes onfrayens – ce qui n'empêche pas qu'on baptise prétentieusement « *Sagesse* » ce vieux plat compulsif maintes fois réchauffé. Honneur, héroïsme devant sa dernière heure, l'auteur nous la joue « Mort du loup » de Vigny ; dommage qu'il n'ait pas retenu un vers essentiel de ce dernier : « *Seul le silence est grand. Tout le reste est faiblesse* ». Les Romains ayant comme Onfray beaucoup écrit et parlé pour s'auto-glorifier ne sont donc pas si « grands » que cela.

On nous dit que l'auteur de *Sagesse* pèse cent livres ; espérons qu'avec le Brexit il sera vite dévalué. En attendant, il nous communique une certitude d'actualité : nous ne sommes pas sages. Nous sommes même carrément d'infréquentables garnements peu ou pas sculptés sur nous n'ayant rien compris à la grandeur humaine qui peut se résumer en deux mots : « vertu romaine ». Soupir en coulisse de cette émission : « *La grandeur d'âme est souvent mal perçue par ceux qui en sont dépourvus* » (nous et encore nous ; p. 212). Par chance notre soupirant, un philosophe à la mode, a résolu de nous l'enseigner, la vertu romaine, via de généreuses fiches de lecture sur les plus illustres Romains des *Vies illustres* publiées jadis dans l'illustre Rome.

Mais vu qu'on ne sépare point Socrate d'Alcibiade, Platon de Solon et Thucydide de Périclès, je vois mal pourquoi on séparerait Lucrèce, Sénèque et Pline du contexte romain plus général où ils ont vécu. La vertu romaine, ce n'est pas une abstraction, la fleur des pois de la République ou de l'Empire, l'écume délicate couronnant sans y toucher les vilénies orchestrées en ces temps-là. Chacun des noms romains illustres cités par Onfray représente de bons bourgeois, voire des aristocrates prospères, fort bien intégrés dans la planète Rome. Peut-on les tenir pour étrangers, disons non contaminés par le climat du jour ? Peut-on prendre leurs mots pour argent comptant sachant que la censure s'est toujours démenée à Rome, ville où un auteur pouvait être condamné à

subir la bastonnade s'il avait pondu quelque insolence ? Nos « illustres » ne vivaient-ils pas, ne prospéraient-ils pas dans une cité où faire de la politique nécessitait de posséder une grosse fortune ? Car c'est pour se remplir les poches en vue d'entamer une brillante carrière politique que Jules César s'est lancé dans sa fameuse guerre des Gaules (plus d'un million de morts, un million et demi d'esclaves, des prisonniers relâchés dans la nature les mains coupées)...

Argent et politique ! Mélange bien peu vertueux, y compris chez nos illustres. Ouvrons un peu les yeux : à Rome comme ailleurs la corruption a toujours eu cours, comme en témoignent ces mots de Jugurtha (qui avait soudoyé en son temps pas mal de Romains haut placés) : « *Ville à vendre et condamnée à périr si elle trouve un acheteur !* » La vraie vertu ne consisterait-elle donc qu'en mots ? Faites ce que je dis, pas ce que je fais ? Un choix étrange, avouez, pour un philosophe qui nous bassine depuis trente ans avec ce mantra : *Penser sa vie* (et nous la raconter copieusement au passage) *et vivre sa pensée...* ? Baste ! Qu'importe le Caton, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Tels ces thuriféraires de Céline romancier qui veulent mettre tout à fait à part le Céline pamphlétaire, Onfray extrait du fumier romain les perles qu'il va jeter aux pourceaux que nous sommes. Des perles, ou des petits chromos soigneusement encadrés ? Voyons cela.

Sagesse est « *un genre de péplum philosophique* », assure l'éditeur d'Onfray. Ce n'est gentil ni pour les péplums, qui sont moins prétentieux, ni pour la philosophie vu que l'oeuvre de cet auteur penche toujours plus vers le *docu-fiction* tel qu'en débite la chaîne Arte, autrement dit un charmant condensé d'érudition, d'imagination, de récit « reconstitué » et de belles images.

« *Le nouvel opus d'Onfray se lit comme un roman* », s'extasiaient de leur côté les journalistes du *Point* qui interviewent l'auteur. Nul doute que ce dernier ne soit très flatté de ce qu'il considère comme son statut de philosophe accessible. Il croit tout de même utile de préciser : « Je n'écrirai jamais de roman », quelle idée ! Pourtant, sa soi-disant philosophie est depuis l'origine absolument gangrenée par l'incompressible penchant littéraire du bonhomme. Si vous ôtiez de son oeuvre ce qu'il y a en elle de proprement littéraire, vous la dégraisseriez vite de moitié, sinon des deux tiers pour certains ouvrages et non des moindres. Car Onfray n'invente rien : il restitue d'autres pensées (sur le principe de la fiche de lecture ou du commentaire de texte), de préférence marginales (pour que le plagiat semble malgré tout créatif), piétinant les unes (pamphlet), portant les autres aux nues (hagiographie), enrobant le tout au passage de souvenirs personnels (autobiographie) et de fioritures (figures de style, battologie, redondance)..., le résultat faisant irrésistiblement penser aux divers types de pièce montée fournis pour les mariages ou les goûters d'enfant.

Prenez par exemple les dix premières pages de *Sagesse*, lesquelles ne sont rien d'autre que le mini-roman de la fameuse éruption du Vésuve en l'an 79 « *de l'ère commune* » ou, si vous préférez, le scénario bien léché d'un documentaire télévisuel destiné au grand public. Côté enjolivures on y trouve, *comme dans un tableau du Douanier Rousseau*, des petits oiseaux, des petites plantes mignonnes, des « scènes de vie » prises sur le vif d'une extrême originalité, par exemple des boulangers qui font du pain, des vigneronnes qui font du vin, des paysans qui font de l'huile, autant d'acteurs déjà présents dans « *Les Géorgiques* » de *Cosmos* et auxquels on doit ajouter pour faire urbain des sculpteurs qui sculptent ou des maçons qui montent des maisons, voire même des types sociologiques éternels comme les banquiers cracras, les armateurs avides ou les agents immobiliers à l'oeil luisant, bref, un tableau de genre fort gourmand auquel Onfray, quoique réputé philosophe, n'a pas su le moins du monde résister. Sans parler bien sûr de son péché littéraire mignon, les longues listes sans fin (il doit se prendre parfois pour Claude Simon) où sont énumérées des catégories parentes ou voisines, ici les habitants du bled qui va se faire redécorer pour plus de mille cinq cents ans par le Vésuve (p. 12).

Vous me direz : il y a tout de même Pline l'Ancien dans ces pages romancées, fameux modèle d'*humanisme profond* grimé pour l'occasion en philosophe de toujours. Est-ce un point de vue qui se peut retenir ? Sainte-Beuve, qui au contraire de nous était pétri d'humanités, écrit dans ses *Causeries du Lundi* (II, p. 48 : *Vivre, c'est veiller*) : « *En réalité [Pline l'Ancien] était plutôt un érudit, admirant et étudiant la nature à travers les livres et les traités des autres, desquels il extrait et compile élégamment la substance et la fleur, et pas seulement la fleur, car il ne choisit pas toujours, et il agrée les erreurs tout autant que les vérités.* » Et aussi : « *Comme érudit, il suit ses*

auteurs, et tout ce qu'il y trouve à son gré, il l'enregistre sous leur garantie ; c'est affaire à eux d'en répondre. » Méthode peu rigoureuse qui était déjà celle des Grecs... On ne s'étonnera pas que le grand naturaliste latin se soit fait piéger par un vulgaire volcan.

Au demeurant, n'ayant pas lu *Politique du rebelle* (de Michel Onfray), le naturaliste en question s'avouait sans pudeur excessive le parfait supporteur de Jules César, grand génocideur, donc, et coupeur de mains, qualifié de « *premier des mortels* » (une grande preuve de sagesse... opportuniste, et de dévotion non moins sage à la loi du plus fort) : « *Je pense que l'homme né avec l'esprit le plus vigoureux est le dictateur César. Je ne parle pas ici de son courage, de sa fermeté, de cette hauteur de pensée capable d'embrasser tout ce qui est sous le ciel [pas au-dessus] ; mais je parle d'une vigueur qui lui était propre, et d'une rapidité qui était de feu.* » Comme quoi un tempérament napoléonien suffit à faire de vous, aux yeux d'un philosophe de génie doublé d'un *humaniste profond* ayant rhétoriquement étudié toutes les sciences, y compris les sciences humaines, naturellement – un dieu vivant. César lui-même en était convaincu qui se prétendait volontiers d'origine divine.

Et alors ? Nietzsche aussi adorait Jules César !... Onfray persiste et signe. Et tout en ne disposant que d'« *un seul témoignage textuel* » (p. 16), il feuilletonne à loisir sur les immenses qualités déployées imperturbablement par Pline l'Ancien, héros du jour dont l'abdomen conséquent a retenu, c'est normal, l'attention de l'auteur du *Ventre des philosophes*. Un de plus ! Les héros du jour se suivent et ne se ressemblent pas chez Onfray : un beau matin Épicure, ici rejeté avec mépris, le soir même un chaman inuit ou d'Hiva Oa, le lendemain le très utopique, et non pragmatique Condorcet, aristocrate tellement peu romain qu'il se suicida en douce dans sa cellule pour éviter la honte d'un échafaud sur lequel de petites marquises d'une autre trempe étaient montées avec crânerie... Mais quel lecteur de roman songerait à se plaindre du perpétuel renouvellement des héros présentés dans ses livres ? Précisons tout de même que l'unique *témoignage textuel* cité est celui de Pline le Jeune, qui non seulement n'avait que dix-sept ans à l'époque mais était de surcroît le neveu de l'Ancien dont on parle, double raison de douter quelque peu de son objectivité... Mais basta ! Onfray ne doute que du témoignage de ses ennemis. Sans compter que devenu grand ledit neveu persécuta sur ordre les chrétiens, sans disposer contre eux de plus d'arguments (il le reconnaît) que nos tribunaux révolutionnaires. Bref, un témoin sûr.

Pline l'Ancien, donc, qui accède au statut de Modèle Liminaire et Suprême de la Supériorité Romaine, encore virtuelle dans ces premières pages mais cela n'empêche pas de tresser par avance des lauriers de bronze, est ici déifié comme militaire faisant son devoir (voir comment Onfray parle des policiers faisant face aux Gilets jaunes), comme savant (voir comment ce pauvre vieillard, tout instruit qu'il soit en toutes choses, sous-estime absolument le phénomène naturel qu'il a sous les yeux et par conséquent se fait sottement roussir par le volcan en roupillant au lieu de programmer intelligemment sa fuite et celle de ceux qu'il était venu sauver), comme sage (voir comment il meurt au fond par accident, faute d'un GPS maritime, mais l'estomac plein, c'est ce qui importe à ce boulimique ; tiens, La Mettrie, autre idole d'Onfray, était lui aussi boulimique) et comme annonciateur de la Sagesse elle aussi Suprême, celle d'Onfray.

Las ! ledit Onfray ne comprend rien à la mentalité de l'époque, ce qui fait qu'il commet un rude contresens sur les paroles soi-disant « magnifaiks » (ou *magnifakes*) prononcées par son *Sapiens* Référent : « *Dieu est, pour un mortel, le fait d'aider un mortel, et c'est là la voie vers la gloire éternelle. C'est le chemin qu'ont emprunté les plus éminents des Romains* ». Traduction maladroite ou incompréhension du lecteur ? En fait de chemin celui-ci a tout du sentier battu et rebattu par toutes les semelles de l'Antiquité, Grecs *minables* y compris ; c'est là qu'on saisit, au contraire d'Onfray qui s'aveugle sur eux comme sur lui-même, que « *les plus éminents des Romains* » ne sont que les émules besogneux (*aemuli laboriosi*, espèce cheminant d'ordinaire en queue de peloton) de tous ceux qui les ont précédés. La grande spécialité des Latins a toujours été la compilation plutôt que l'observation directe, ce qui est loin de faire d'eux les plus fiers savants qu'ait porté la planète avant Einstein. Les (vrais) spécialistes le savent : côté pratique, les Romains ont tout emprunté aux Étrusques, y compris la gestion des eaux, égouts et canalisations diverses qu'Onfray admire tant dans la propriété de son témoin Pline le Jeune ; côté pensée, tout aux Grecs ou à l'Orient, même s'ils

ont choisi comme Onfray d'enrubanner ce legs de flots de mots.

Mais le pire, dans cette formule jugée inégalable par Onfray, c'est qu'elle témoigne moins de « l'honneur » et de la « droiture » de Romains prétendument champions de vertu toutes catégories que de leur incurable vanité, héritée d'ailleurs des Grecs en l'occurrence ; car la « *gloire éternelle* » qui amène sur les lèvres minces d'Onfray un sourire d'anticipation béat (nul doute qu'il n'en rêve naïvement pour sa pomme aussi) n'a rien à voir avec une épiphanie de l'âme parvenue au plus haut degré de réalisation de soi – attention, selon le mètre-étalon romain, ce qui fait qu'en tout état de cause on ne vole pas très haut dans l'histoire – mais tout à voir au contraire, comme on sait, avec un souci fort concret de sa postérité : *Comment parlera-t-on de moi après ma mort, voire dans les siècles des siècles sans fin qui s'amènent ?* Car les Anciens redoutaient bien plus que nous, pollueurs impénitents, le jugement moral des générations à venir. D'où l'importante nécessité de surjouer une fois la mort venue, de paraître dominer l'instant de très haut ; ce rôle *théâtral* tenu avant tout pour la galerie ne laisse préjuger en rien des sentiments profonds de chacun.

Quant au fait *d'aider un mortel*, ici au contraire le débat est plus large que ce qu'Onfray se l'imagine... et vieux comme le monde ou presque ! Pour qu'un dieu existe, donc pour qu'un héros soit divinisé, observaient déjà les anciens Grecs bien avant César, il faut qu'il ait rendu un très grand service à l'humanité : d'où les nombreux temples édifiés en Hellade pour le culte d'Héraclès ou de Thésée. La brillante formule de Pline l'Ancien est donc tout bonnement un cliché en fin de course – cliché que ne déparera pas celui d'Onfray sur des Grecs tous pédérastes, incapables de penser hors du cou d'un giton. Étrange fixation, au demeurant, de notre philosophe sur ce vilain penchant pour les éphèbes : en moins de deux pages il martèle trois fois que les Romains, eux, sont *irréprochables* de ce point de vue ! Et il soulignera *plusieurs fois* par la suite qu'il n'y a que l'homosexuel passif qui mérite le déshonneur chez les Romains – l'actif pouvant exiger malgré tout un certificat de *virilité*, je suppose, la grande, la suprême vertu du coin. Intérêt philosophique de ces précisions ? Aucun. Ce doit être pour encourager les jeunes gens d'aujourd'hui à choisir l'auteur pour Maître en tout bien tout honneur (les parents seront rassurés) : Onfray en rêve visiblement, d'être le Jerphagnon de la génération montante... si mal éduquée, hélas !

Quoi qu'il en soit, le gros Pline l'Ancien, en bon légionnaire qu'il était, est mort sur le sable chaud pour ne pas avoir su consulter prestement et surtout utilement sa lourde encyclopédie de Monsieur Je-sais-tout, à la page « Volcans ». C'est un destin, ça, et très représentatif de ce que furent, au vrai, les Romains... Car il faut avoir les oeillères d'Onfray (qui en étrenne de nouvelles à chaque ouvrage publié ou presque) pour ne pas saisir le côté à la fois utilitaire, cruel, anempathique et superficiel de la civilisation romaine dont la seule supériorité de fait fut de savoir manier la truelle et de compiler historiquement et *philosophiquement* (un bien grand mot, dans leur cas, mais Onfray endosse de même assez souvent des défroques trop larges pour lui) leurs prédécesseurs. *Architecturalement* aussi, d'ailleurs, leur méthode préférée ayant consisté à bâtir leurs temples sur les fondations laissées par autrui, que ce soit à Baalbek, en Gaule ou en Étrurie.

Face au dernier avant-dernier ou avant-avant-dernier credo de notre sculpteur préféré, rappelons que cela n'a guère de sens de vouloir trier les philosophies en donnant tour à tour l'avantage à l'une ou aux autres car au fond l'humanité est une, juste plus ou moins modeste, instruite ou consciente de sa fragilité. Côté morale et honneur, les Romains ne furent pas plus compétents que d'autres, ligotés comme tout un chacun dans une époque, une région, des mœurs et des ambitions particulières. Onfray serait plus honnête s'il écrivait : *Les Romains me plaisent mieux à moi pour telle et telle raison, la première étant qu'ils sont très virils, la deuxième qu'ils ont persécuté les chrétiens (quelle bonne idée), la troisième qu'ils me paraissent très opportunément matérialistes et nietzschéens avant la lettre, la quatrième, l'un dans l'autre, qu'ils me ressemblent follement.* D'ici à en faire l'élite philosophique de tous... ! Très narcissique, comme point de vue. Mais Michel Onfray, qui aime à convoquer tel un Olympien les grands phénomènes naturels, foudres et volcans à gogo (voir les titres ou sous-titres de ses ouvrages, *Cosmos* n'étant pas le moindre en fait de souveraine affirmation cataclysmique – catastrophique ? – de soi), se perçoit assurément comme une force de la nature que les orages désirés ne feront point ciller davantage que René... ou Regulus.

[À suivre]

